

LéaV - Laboratoire de l'École nationale supérieure
d'architecture de Versailles

Publications du LéaV
Éditions en ligne

3^e séminaire « Ville, territoire, paysage »
ENSA Versailles et ENSP Versailles
Les écoles d'architecture et de paysage dans leur territoire
Actes des journées d'études des 13 et 14 juin 2019

Sous la direction de Roberta Borghi et Stéphanie de Courtois

Comment Versailles façonne l'enseignement du projet à l'École nationale supérieure du paysage de Versailles ? Retour sur l'atelier « Créer un lieu dans la ville. Versailles (1999-2018) »

Sonia Keravel, Marie-Hélène Loze, Sylvie Salles

Pour citer cet article

KERAVEL Sonia, LOZE Marie-Hélène, SALLES Sylvie. « Comment Versailles façonne l'enseignement du projet à l'École nationale supérieure du paysage de Versailles ? Retour sur l'atelier "Créer un lieu dans la ville. Versailles (1999-2018)" ». In : BORGHI Roberta et COURTOIS Stéphanie de (dir.), 2022. *Les écoles d'architecture et de paysage dans leur territoire. Actes des journées d'études du 3^e séminaire « Ville, territoire, paysage »* (organisé les 13 et 14 juin 2019), LéaV / ENSA Versailles, mis en ligne le 1^{er} février 2022, p. 18-27.

ISBN : 978-2-9578793-0-4

Comment Versailles façonne l'enseignement du projet à l'École nationale supérieure du paysage de Versailles ?

Retour sur l'atelier
« Créer un lieu dans la ville.
Versailles » (1999-2018).

Sonia Keravel, Marie-Hélène Loze,
Sylvie Salles

Cet article propose de revenir sur un atelier de projet de première année (niveau Licence 3) de l'École nationale supérieure de paysage de Versailles (ENSP). Cet atelier porte sur le territoire versaillais et existe depuis une vingtaine d'années. Il a beaucoup évolué à travers la personnalité des enseignants, le regard des étudiants, et les transformations de la ville et de son territoire. Pour autant, l'histoire de Versailles, de ses systèmes techniques et la force de sa composition, comme celle de sa géographie ont contribué à poser les fondements de la pédagogie et de la pratique de projet de paysage à l'ENSP. C'est ce que nous proposons d'examiner ici : voir comment Versailles façonne l'enseignement du projet à l'ENSP ?

Versailles, ville nouvelle du XVII^e siècle, est installée sur une plaine caractéristique de l'Île-de-France et cadrée par deux coteaux boisés. C'est un modèle d'interrelation entre forêt, ville, agriculture, parc et château, une ville-paysage qui rassemble ces différentes pièces et leur donne sens en les inscrivant dans l'histoire et la géographie du site. À ce titre, Versailles est une référence fondatrice pour les générations de paysagistes formés à l'ENSP et une ressource sans cesse renouvelée pour la pédagogie.

« Versailles : lecture d'un jardin », une recherche en lien à des méthodes de projet

Michel Corajoud, enseignant du projet de 1977 à 2003, se saisit dès 1982 de l'exemple de Versailles, ville modèle, dont la composition tire profit du site préexistant en proposant une lecture directe et

contemporaine des jardins de Versailles tels qu'ils se présentent. En contrepoint de l'étude *Lecture d'une ville : Versailles* (Castex *et al.*, 1980), il entreprend, avec Jacques Coulon et Marie-Hélène Loze une recherche intitulée *Versailles : lecture d'un jardin*¹, dans laquelle ils étudient les tracés, « aspect le plus abstrait du jardin, le moins étudié et cependant celui dont tout le monde parle lorsqu'il s'agit de Versailles » (Corajoud *et al.*, 1983, p. 106). Ils abordent cette recherche selon des modalités proches de celles qu'ils utilisent dans leur propre démarche de projet, en se concentrant sur l'agencement des éléments les uns par rapport aux autres, la compréhension des règles de composition et l'identification du système qui structure le jardin et qui subsiste à travers le temps. L'étude commence par un arpentage le long d'une traversée biaisée qui coupe de part en part le Petit parc jusqu'à la limite du Grand parc ; une mise en route à grande échelle à partir de laquelle l'équipe se recentre sur le Petit parc. « Pour alimenter notre étude sur les tracés, nous avons consigné, au cours de nos premières visites, de nombreuses observations portant sur la composition même du jardin, observations qui, d'une certaine manière, étaient souvent les symptômes d'une aberration par rapport aux règles pressenties auxquelles le jardin devait être soumis », explique à posteriori l'équipe (Corajoud *et al.*, 1983, p. 108). Ils formulent alors treize observations faites sur le terrain qui correspondent à treize lieux leur semblant déroger aux règles structurant l'ensemble du jardin. Entrer dans le détail de ces observations dépasserait le cadre de cet article et nous renvoyons pour cela à l'étude elle-même, ce qui importe ici est plutôt la méthode employée par l'équipe. Une méthode qui repose sur les intuitions des maîtres d'œuvre fondées sur des observations de terrain. C'est en partant de l'expérience physique des lieux et avec l'œil des concepteurs qu'ils abordent cette étude. L'arpentage y est primordial et s'accompagne de nombreuses prises de vues photographiques et de mesures in situ. Les photographies, prises par Marie-Hélène Loze lors de cet arpentage le long d'un itinéraire (une ligne biaisée qui s'affranchit de la géométrie des axes principaux), donnent à voir cette démarche. Elles montrent que les paysagistes pénètrent dans l'épaisseur des lisières structurant les bosquets et cherchent à les mesurer, à saisir les proportions des différents éléments qui constituent le paysage. Cette suite d'images montre comment le tracé du parc articule une nature très maîtrisée à proximité du

château avec des paysages agricoles et forestiers caractéristiques du Grand parc.

Après l'arpentage, l'équipe travaille plus particulièrement sur la géométrie et le quadrillage formé par les cinq axes est-ouest et les six axes nord-sud en confrontant leurs prises de notes in situ et l'étude de plans anciens. Des « incohérences » relevées sur le terrain révèlent la permanence ou la variabilité (ruptures/continuités) de certaines composantes et structures du jardin. Leurs relevés leur permettent de démontrer l'irrégularité de figures apparemment géométriques. Tandis que la comparaison et la superposition des plans de différentes époques leur permettent de faire des hypothèses sur les raisons de ces imperfections, souvent liées à des contraintes du site d'origine notamment topographiques et hydrographiques. L'équipe travaille aussi plus précisément à l'échelle du bosquet dont ils essaient de saisir la géométrie complexe. Ils s'interrogent sur les correspondances rationnelles et irrationnelles (nombre d'or) entre les différentes mesures pour comprendre comment ont été conçues ces formes. L'arpentage in situ pose des énigmes aux concepteurs, qu'ils tentent de résoudre à travers l'analyse des plans. Une lettre de Michel Corajoud à Marie-Hélène Loze (**fig. 1**) au bout d'un mois d'arpentage et de mesures faites au décamètre, témoigne cependant que certains points résistent. Le questionnement porte alors sur le tracé et la géométrie des figures et fait ressortir la différence entre une symétrie pure et un système plus complexe d'équivalence.

Cette étude sur les jardins de Versailles est donc vraiment exploratoire, elle s'est faite par tâtonnements, mais elle a eu le mérite de faire émerger quelques idées nouvelles, en montrant notamment que ces jardins n'ont pas complètement effacé les données du site pour faire entrer en force une géométrie, mais se sont au contraire adaptés aux situations existantes. Cette recherche a permis à Michel Corajoud de conforter et d'énoncer des principes qui guideront sa propre pratique et son discours d'enseignant. Notamment, l'importance de l'arpentage de terrain, de la traversée des échelles, de la mémoire du site et de ce qui est déjà là. Aujourd'hui, cet héritage se transmet aux étudiants à travers les textes de Michel Corajoud² mais aussi à travers des règles tacites qui perdurent dans l'enseignement d'atelier de projet et qui accordent un rôle essentiel

à l'arpentage de terrain, aux observations spatiales in situ et à la compréhension des logiques d'assemblage qui font évoluer les lieux.

Versailles au centre de séquences pédagogiques

Les séquences d'enseignement s'appuyant sur Versailles existent à l'ENSP dès le début des années 1980, mais les archives de l'école ne permettent pas de les identifier clairement.³ Grâce à des témoignages oraux d'anciens élèves, on sait que Michel Corajoud a expérimenté des méthodes d'analyse des jardins de Versailles avec ses étudiants et qu'il a réutilisé cette étude dans son enseignement. Rappelons que Michel Corajoud choisit de nommer son atelier à l'ENSP « atelier Le Nôtre » dont la filiation est revendiquée en conclusion de la lecture du jardin de Versailles : « l'indicible clarté du jardin de Versailles se fonde sur cette complexité animée de secrètes correspondances. En ce sens, nous nous sentons, en tant que paysagistes, aussi proches de Le Nôtre qu'éloignés de Mansart » (Corajoud *et al.*, 1983, p. 116). À l'inverse, Bernard Lassus opte pour l'« atelier Dufresny », du nom de Charles Dufresny de La Rivière, personnage fantasque et touche à tout, adepte du jardin irrégulier. Ces deux ateliers incarnent à travers leurs appellations deux manières différentes d'enseigner le projet de paysage à partir d'une même importance donnée à l'observation in situ.

Ce n'est qu'à partir de 1995 que les ateliers de projets sont archivés, même si la transmission d'une année sur l'autre n'est pas systématique. Le programme pédagogique fait alors apparaître clairement un atelier de projet de première année consacré à l'espace public versaillais. Cet atelier intitulé « Paysage de ville. Espaces publics de Versailles » est encadré par Michel Desvigne et Christine Dalnoky, anciens élèves de Michel Corajoud. Les sujets d'ateliers reflètent bien évidemment les préoccupations professionnelles de leur temps, et, dans les années 1990, les paysagistes s'emparent de la question urbaine. Rien d'étonnant donc à ce que les leçons versaillaises passent des questions de structure et composition à l'échelle d'un grand parc dans les années 1980 à un fort intérêt pour les espaces publics urbains dans les années 1990. « L'atelier a pour objectif l'apprentissage des différentes conditions d'intervention en milieu urbain. Le travail de projet

DIMANCHE D'AOUT

POUR LE RÊVE SEULEMENT FAUTE DE BOULEVERSTES
RÉVÉLATIONS! *Si Si il y en a...*

QUINZE JOURS D'ACHARNEMENT SUR LES TRACÉS, MONTRENT
A QUEL POINT L'ERREUR FUT DE CROIRE CES JARDINS
"RÉCULERS" = LA GÉOMÉTRIE NE CESSE DE S'Y PÉROBER.

UNE PHRASE LUE (PARMI LES INÉPTIES DES HISTORIENS)
DONNE LA PISTE LA PLUS SÉRIEUSE =
"IL (NOTRE ILLUSTRISIME AÛCÈTRE) ÉQUILIBRE LE DESSIN
DES JARDINS EN USANT, PLUS QUE DE LA SYMÉTRIE QUI,
JUSQU'ICI AVAIT COURS PRESQUE SEULE, DES ÉQUIVALENCES,
C'EST À DIRE DES VOLUMES DE MÊME IMPORTANCE, MAIS
DE DESSIN DIFFÉRENTS".

NOUS TRAVAILERONS DONC À DONNER DU CONTENU À CE
CONCEPT D'ÉQUIVALENCE — CE QUI, DU RESTE,
NOUS INSTAURE CONFORTABLEMENT DANS NOTRE PREMIÈRE IDÉE
DU NOUVEAU SUPPOSITIONS QU'UNE LIGNE DE COUPE POURRAIT
À ELLE SEULE NOUS RÉVÉLER L'EMBRASURE DU JARDIN —
NOUS TRAVAILERONS NOUS MÊMES TOUJOURS "AU DOMAINE"
SANS QUE CELA NE TE PRÉCIPITE, CAR NOUS SOMMES
POUR LE MOMENT OCCUPÉS (TOUT ENTIER) À BROUILLER
NOTS PROPRES GÉOMÉTRIES

AMICALEMENT MICHEL | Jacques

JACQUES NE PEUT ME LIRE ... LE POURRAS-TU ?

est basé sur la notion de « mise en situation ». Celle-ci invite l'étudiant à justifier ses choix de projet à partir des conditions de projet inscrites dans le site ». ⁴ Les étudiants sont d'abord invités à relever les espaces publics caractéristiques de la ville de Versailles. Ils font en commun un atlas des situations existantes comprenant les principales places, avenues et boulevards de la ville qu'ils comparent entre eux et dont ils sont amenés à comprendre l'histoire et la topographie. Chaque étudiant choisit ensuite un site qu'il observe et relève précisément en plan et coupes. De ces observations, l'étudiant déduit un programme de transformations, un projet, qu'il dessine à nouveau en plan et coupe. Les propositions des étudiants sont faites à l'échelle urbaine (1/5 000). Ils réfléchissent avant tout à la structure d'ensemble des espaces publics. Ainsi, même si l'objet change puisqu'il s'agit désormais d'espace public et non plus de jardin, on retrouve dans cet atelier des principes énoncés par Michel Corajoud notamment l'importance du contexte, des relevés, de l'arpentage in situ et l'invention du projet qui vient de l'observation et de la compréhension fine du site.

En 1999, Jacques Coulon et Laure Planchais (encore une fois deux anciens élèves de Michel Corajoud) reprennent cette proposition pédagogique sous l'intitulé « 1 kilomètre autour de l'école ». Dans ce périmètre, chaque étudiant doit choisir un lieu de prédilection qui convienne à l'installation de ce qui pourrait devenir un jardin. Là encore, nous constatons l'interférence entre les intérêts du moment dans le monde professionnel et les programmes pédagogiques. La fin des années 1990 est marquée par un regain d'intérêt pour les espaces interstitiels et les jardins et ces questions apparaissent au même moment dans les programmes de l'ENSP. Dans cet atelier, les étudiants sont invités à proposer très rapidement une hypothèse de projet accompagnée d'une première esquisse. Les éléments du contexte sont très peu représentés et l'élève est amené à développer son projet de jardin aux 1/1 000^e. Les esquisses des étudiants s'affinent sur le nivellement et les ambiances et s'accompagnent de la recherche d'une palette végétale. À travers cet atelier, s'affirme un retour de l'échelle du jardin et du travail sur le vivant, en particulier sur le végétal dont les paysagistes professionnels se ressaisissent alors.

Enfin, en 2000, cet atelier est intitulé « Créer un lieu dans la ville ». Il devient le premier atelier de projet

des étudiants à l'ENSP. Chaque élève choisit un lieu dans Versailles pour le transformer. Il est spécifié que le projet doit être en relation avec le contexte et révéler les potentialités du site. C'est de cet atelier dont nous avons hérité, après bon nombre d'enseignants, notamment : David-Besson Girard et Florence Marty, Michel Corajoud et Charles Dard ou encore Karin Helms et Frédérique Garnier.

Le projet comme conscience des ressources du lieu

Cet héritage est riche de permanences et de déplacements qui nous permettent aujourd'hui d'éclairer les étapes de la pédagogie du projet de paysage en relation aux notions clés de la théorie du projet de paysage : déjà-là, traversée des échelles, etc. ⁵ Cet atelier de première année continue d'initier une démarche de projet qui est induite par le propre regard des étudiants. Celui-ci s'expérimente et se construit, tout au long de l'élaboration du projet, par les nombreux allers et retours dans Versailles, entre le site de projet et l'atelier. La force de la relation de la ville de Versailles à sa géographie, ainsi que la manière dont la géométrie s'y inscrit sont des appuis essentiels pour aider les étudiants à comprendre que le regard paysagiste porté sur un lieu est déjà moteur de projet. En cela, il oriente les choix de transformation à différentes échelles de temps et d'espace.

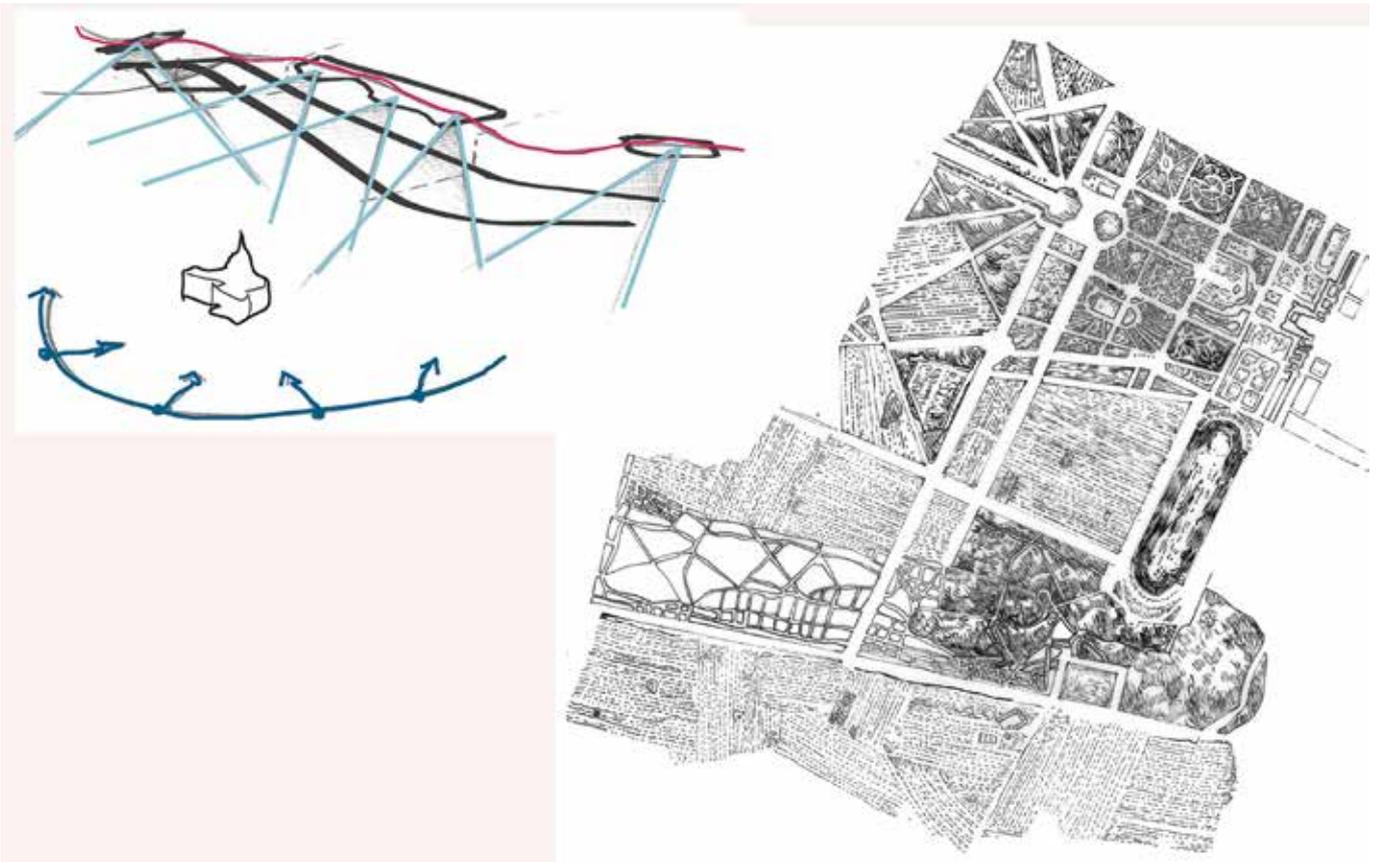
Du côté des permanences, l'atelier « Créer un lieu dans la ville » décompose une démarche où les étudiants affirment un regard inventif, développé à partir d'une exploration personnelle rendant compte des qualités d'un site. L'arpentage, comme pour l'étude du Petit parc et du jardin de Versailles conduite par Michel Corajoud, Jacques Coulon et Marie-Hélène Loze, est une entrée fondatrice de la démarche de projet de paysage. Arpenter participe de « l'état d'effervescence » que Michel Corajoud convoque dès la première ligne de sa lettre aux étudiants afin d'aiguiser un regard projectuel sur un site et ses alentours parcourus en tous sens et par tous sens (Corajoud, 2000). Il s'agit de connaître les couches visibles et invisibles du site (son sol, son couvert végétal, sa morphologie, son histoire, ses usages, etc.), qui sont autant de germes pour la conception. Michel Corajoud le précise clairement : « vous ne devez pas comprendre la recommandation qui vous est faite d'ancrer votre projet dans l'histoire et la géographie des lieux comme une incitation au

passéisme et à la conservation. Elle vous propose seulement (...) d'enchaîner vos nouvelles propositions à la mémoire du site » (Corajoud, 2000, p. 48). Le paysagiste compose avec ce déjà-là pour infléchir une évolution. C'est le sens de l'atelier « Créer un lieu dans la ville » où la compréhension in situ d'un lieu dans Versailles permet à l'étudiant de se confronter à la complexité et à la profondeur du paysage, à l'échelle du lieu étudié comme à celle du territoire de Versailles. Elles sont clairement compréhensibles, du fait de la netteté des relations entre le site de Versailles et la composition de la ville, de l'évidence des jeux de co-visibilités entre le château et les coteaux boisés, ou encore de la force de la géométrie au-delà des matières construites et naturelles (fig. 2). Cette « traversée des échelles », comme la décrit Michel Corajoud (2000, p. 47), est une leçon de Versailles au sens où d'emblée, l'étudiant paysagiste convoque simultanément le lointain et le proche, l'ensemble et le détail. Comprendre un paysage, ici, c'est mettre en relation des observations, des sensibilités et des intuitions. Un groupe d'étudiantes décrit cette expérience comme un croisement de subjectivités : « Lorsque quatre regards se mêlent, c'est quatre horizons qui se dessinent. Entre le proche et le lointain, l'invisible des sons transcrits en couleur et les détails des mots, un paysage linéaire se forme. [...] Entre les deux, la topographie du coteau est un espace singulier entre *skyline* urbaine et textures forestières » (Bénéteau M., Estaque M., Muir P., Vincent C., AT2 2018-2019). Dans ces croisements, le territoire de Versailles est contextualisé à partir d'un lieu ou d'une succession de lieux.

Les productions des étudiants montrent que les mêmes notions de la théorie du projet de paysage posent toujours le cadre de l'enseignement de cet atelier de projet. Il s'agit d'épuiser un lieu choisi dans Versailles, à l'image de Georges Perec dans *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (1982), mais aussi d'épuiser le regard, le corps et la main par une profusion de photos, de croquis et de mouvements pour in fine, par cette effervescence, trouver une plus grande liberté de création. Afin d'identifier les glissements et les actualisations qui se sont opérés au fil des années, revenons sur les étapes d'élaboration du projet de paysage. Au-delà de la conscience du site, le projet s'initie dès les choix d'exploration et de restitution de l'expérience du terrain ; les deux étant étroitement liés. L'exploration mobilise la photographie associée à un texte, une grande

quantité de croquis (ambiances, usages, rythmes, etc.), des exercices collectifs de captation ou des prélèvements d'échantillons de sols, de substrats, de végétation, de couleurs, de textures, etc. Ces exercices de relevés s'accompagnent de mesures qualitatives et quantitatives, prises avec le corps et la main. La photographie appuie la manière dont le corps peut servir d'étalon. Les étudiants expérimentent in situ et en groupe les dimensions des lieux et ils évaluent ensemble des distances d'écoute ou de vision. La fabrication d'étalons accompagne une stratégie de relevés guidés par des intentions de projet. L'espace ainsi mesuré se dessine en plan et en coupe, à l'échelle de ce que l'étudiant veut montrer : des volumes, des géométries, le végétal, des textures, des lumières, etc., tandis que les qualités du lieu sont traduites en maquettes de poche (15 cm × 15 cm) exprimant chacune de façon abstraite une caractéristique à mobiliser dans le projet. À partir des nombreux allers et retours entre un lieu dans Versailles et l'atelier, les photographies, les dessins, les plans, les coupes et les maquettes produits par les étudiants traduisent des choix de conception. Les étudiants sont invités à agencer progressivement leurs productions selon un ordre qui installe une mise en scène du lieu, et qui est aussi une narration des intentions de projet.

Si la démarche de projet continue à esquisser une prise de position de transformation découlant des observations, des représentations et des mesures réalisées in situ, elle ne vise pas explicitement à apporter sur le site choisi une nouvelle forme, une nouvelle géométrie ou une autre programmation. L'attention au déjà-là ouvre l'imaginaire. Pour David Besson-Girard et Florence Marty, encadrant cet atelier l'année 2000-2001, « c'est l'occasion d'un apprentissage de l'aspect tactile du lieu (matières, textures, végétaux) et de sa représentation, ainsi que la compréhension, par exemple de l'exposition, notion de limites, d'horizon... ». ⁶ Lorsqu'il définit l'horizon du paysage, le poète Michel Collot rappelle que toute chose regardée a une face cachée et, par caché il entend ce qui se dérobe à la vue et ce qui ouvre l'imaginaire (Collot, 1988, p. 91-103). C'est dans cette ouverture de l'imaginaire, où s'invente le projet, que la méthodologie du projet de paysage s'actualise. Les évolutions de cet atelier, depuis 2000, ne sont pas dans la méthode, mais dans la manière dont les étudiants



2. Covisibilités (Drouin C. à gauche) –
Composition et textures (Grondin J. à droite)
AT2 2018-2019.

« enchaînent leurs nouvelles propositions à la mémoire du site », pour reprendre l'expression de Michel Corajoud, et dans la manière dont ils convoquent ou effacent cette mémoire. Dans ses *Paysages palimpsestes*, l'artiste graveuse-sérigraphe Marie Bonnin révèle par superpositions, grattages et transparences des couches inférieures du paysage. « En s'y plongeant [dans le paysage], on y découvre les empreintes du temps, les strates de ses multiples variations, les échos d'autres lieux déjà contemplés ».7 De la même manière, le déjà-là convoqué dans le projet de paysage est une collection d'empreintes du temps, de strates de transformation, d'images ou d'émotions. Elles sont sélectionnées, assemblées et ordonnées par les étudiants paysagistes, en fonction du regard qu'ils portent sur le lieu. Ainsi, se réécrit ou se redessine le paysage de Versailles dans des relectures toujours contemporaines et toujours actualisées car elles sont liées aux choix que l'étudiant fait.

Les regards des étudiants traduisent une double évolution de l'enseignement et de la pratique du projet de paysage. D'une part, la notion de milieu, largement diffusée dans la théorie du paysage par Augustin Berque et Jean-Marc Besse⁸, a orienté les modalités d'exploration du site en donnant plus d'importance à l'expérience et à la dimension relationnelle du paysage, parfois au dépend de l'observation. De fait, dans cette attention plus subjective au déjà-là, projeter c'est d'abord se projeter dans un site. Ainsi, l'étudiante Pipa De Kinder (**fig. 3**) parle littéralement au nom de la butte de Montbauron dans sa relation à l'horizon lointain des coteaux boisés, pour proposer de nouveaux horizons boisés qui produisent à l'échelle du lieu des jardins, des promenades ou des espaces publics. Une seconde évolution est portée par les préoccupations environnementales actuelles, mais elle a été initiée par Gilles Clément, qui, dès la fin des années 1980, a introduit une attention à la friche dans la pensée paysagiste (Clément, 1985). Au fil des ans, l'attention au déjà-là s'est affirmée comme une conscience des ressources du site, mais aussi de Versailles et de son territoire. Cette évolution se traduit dans les méthodes d'investigation. L'attention à la géométrie, par exemple, laisse de plus en plus la place à des relevés de matières, à des prélèvements de végétation ou d'échantillons de terre, que les étudiants mettent en ordre en relation à leurs intentions de projet (Yan X. AT2 2018-2019).

De la même manière, les projets n'engagent plus forcément des aménagements. Ils cherchent plutôt à infléchir des usages contemporains puisant dans les ressources du lieu et dans une histoire réinterprétée. Ainsi, l'étudiante Gabrielle Repiquet (**fig. 4**) s'appuie sur la plasticité du site qu'elle modèle, tandis que Marion Bénéteau (**fig. 5**) « brise l'enclos » de l'étang Gobert en donnant à cet ancien réservoir des eaux de Versailles un avenir nourricier dans un « paysage garde-manger » au centre d'une économie circulaire. Ces nouvelles perspectives, qu'elles soient plus intimes, plus écologiques ou plus sociales, témoignent toujours d'une relation forte entre un socle géographique, des systèmes techniques et des représentations. Cette relation témoigne d'enjeux du paysage qui sont en perpétuel renouvellement et dont Versailles reste un témoin et un laboratoire toujours aussi riche pour l'enseignement du projet de paysage.

Pour conclure

Pour M. Corajoud, J. Coulon et M.H. Loze, cette lecture du jardin de Versailles a mis en avant la force du tracé comme structure d'ensemble, où les perturbations du plan traduisent des ruptures dans la conception du jardin. Le tracé est un moyen projectuel, au sens où c'est une armature abstraite permettant d'embrasser le site et de s'inscrire dans des états antérieurs. La leçon de Le Nôtre, pour eux, est d'avoir assumé l'héritage des contraintes formelles du premier jardin, pour développer des correspondances ouvertes sur tout le territoire. Leur analyse a ainsi pointé l'importance de l'observation, de la mesure et de la géométrie comme moments fondateurs du projet de paysage. *La lecture d'un jardin*, comme recherche basée sur une méthodologie de projet de paysage, a contribué à énoncer les étapes et les modalités d'élaboration du projet. Elle a participé à construire une théorie sur la pratique du projet de paysage dans laquelle l'observation in situ est une lecture critique qui permet de développer des assemblages fondateurs du projet. Aujourd'hui se dessine une démarche de projet de paysage qui est une démarche de recherche. En effet, comme Bruno Latour le montre, dans l'ouvrage *Petites leçons de sociologie des sciences*, nombres de scientifiques développent à l'intérieur de leur discipline des dispositifs d'arpentage, de prélèvement, de classification pour amener leur terrain au laboratoire. Le laboratoire du paysagiste, c'est l'atelier. Le dispositif pour emporter

à découvrir
 since 1685
 LES RESERVOIRS DE MONTBAURON



LA BUTTE BAVARDE

Je suis le retardataire.
 Dernièrement implanté dans la ville,
 heureux car je suis utile, j'abrite
 loisirs et pratiques.
 Situé en hauteur, j'ai le sentiment de
 dominer le château. Les touristes ne se
 préoccupent pas de moi.
 Des habitations éparses rythment mon
 relief. Singulières, les clôtures ne le
 rendent accessibles que par le regard.
 Ma scène est ordinaire, elle subsiste à
 travers vos usages. Venez vous défouler
 dans mes divers espaces. Terrain de
 défouloir, vous reviendrez me voir.



LES MORTMETS

UNE POESIE ABSURDE



3. La butte bavarde (De Kinder P.) –
 Les Mortemets, une poésie absurde (Yan X.) –
 AT2 2018-2019.



4. De l'ombre à la lumière, composer avec l'existant (Repiquet G.)
AT2 2018-2019.



5. Paysage en garde-manger, circularité alimentaire (Beneteau M.)
AT2 2018-2019.

le site à l'atelier, c'est la représentation. Celle-ci révèle des morceaux choisis du paysage et des dynamiques captées à un moment particulier. Se construit ainsi une collection de paysages, témoin d'un rapport intime à la géographie et au vivant. C'est ce rapport intime au site et au déjà-là, que l'atelier de projet « créer un lieu dans Versailles » cherche à activer pour projeter, c'est-à-dire pour redistribuer les ressources du lieu selon des principes entièrement nouveaux, à la manière de la collection naturaliste où, « il arrive aux plantes des choses qui ne leur sont jamais arrivées depuis que le monde est monde. Elles se retrouvent détachées, séparées, [...] puis redistribuées selon des principes entièrement nouveaux » (Latour, 1996, p. 184). La « leçon de Versailles » obéit à ce même principe d'invention renouvelé au fil des ateliers de projet de paysage.

Notes

1. Cette étude a été commanditée par la mission de recherche urbaine (MRU) dirigée par André Bruston, au sein de la Direction de l'urbanisme et des paysages du ministère de l'Urbanisme et du Logement.
2. Voir par exemple *Le projet de paysage : lettre aux étudiants*, où Michel Corajoud recommande aux élèves de « se mettre en état d'effervescence », de « parcourir les lieux en tous sens », de « quitter les lieux pour revenir », etc. in CORAJOUD, Michel, « Le projet de paysage : lettre aux étudiants ». In : BRISSON, Jean-Luc, 2000. *Le jardinier, l'artiste et l'ingénieur*. Paris : éd. de l'Imprimeur, p. 37-50.
3. Pour cet article nous avons travaillé en nous appuyant sur les archives pédagogiques du département projet de l'ENSP.

4. Sujet de l'atelier de Desvigne M., Dalnoky C. : « Espaces publics de Versailles », 1995.
5. Ces notions ont été recensées et définies dans l'ouvrage de BERQUE, Augustin, CONAN, Michel, DONADIEU, Pierre, LASSUS, Bernard et ROGER, Alain, 1999. *La mouvance, cinquante mots pour le paysage*. Paris : éd. de la Villette.
6. Sujet d'atelier « Un lieu dans la ville », 2000-20001.
7. BONNIN Marie, « Paysages palimpsestes » ENSAD, 2014. <https://www.ensad.fr/es/projets/paysages-palimpsestes>.
8. Voir BERQUE, Augustin, 1990. *Médiance, de milieux en paysages*. Montpellier : GIP Reclus. et BESSE, Jean-Marc, 2009. *Le goût du monde, exercices de paysage*. Arles : Actes Sud.

Bibliographie complémentaire

- CASTEX, Jean, CELESTE, Patrick, PANERAI, Philippe, 1980. *Lecture d'une ville : Versailles*. Paris : éd. Le Moniteur.
- CLÉMENT, Gilles. « La Friche apprivoisée », In : *Urbanisme*, n°209, 1985, p. 91-95.
- COLLOT, Michel, 2011. *La Pensée-paysage*. Arles-Versailles : Actes Sud - ENSP.
- CORAJOUD, Michel, COULON, Jacques, LOZE, Marie-Hélène. « Versailles : Lecture d'un jardin », In : *Les Annales de la recherche urbaine, Des paysages*, n°18, 1983, p. 105-117.
- KERAVEL, Sonia, 2015. *Passeurs de Paysages*. Genève : éd. Métis Presses.
- LATOURE, Bruno, 2007. « Le “pédofil” de Boa Vista – montage photo-philosophique », In : *Petites leçons de sociologie des sciences*. Paris : La Découverte/Le Seuil, p. 171-225.
- PEREC, Georges, 1982. *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. Paris : Christian Bourgeois.

Mots-clefs : projet de paysage, enseignement ENSP, Versailles, théorie du paysage.